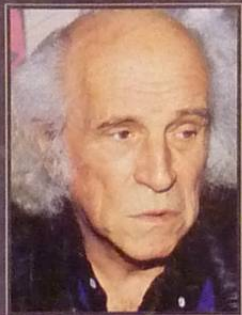


SON MAG

MUSIQUE
VIDEO



Hello Ferré !

- **HIFI**

- Comparatif :
13 enceintes à moins
de 2 500 F la paire
- Le coin des affaires

- **MUSIQUE**

- Wonder Lenny
- Plus de 50 disques
sélectionnés

- **VIDEO**

- Les accessoires vidéo



JVC
l'ensemble
2-1616

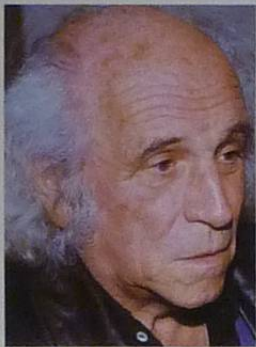
M 2964 - 218 - 23,00 F



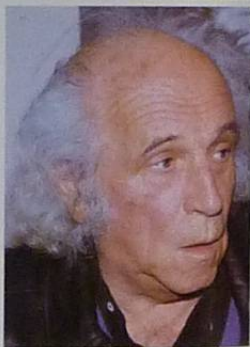
HELLO FERRE

Thierry Kübler

«**C**e ne sont pas les hommes qui font les révolutions, ce sont les idées», cela fait quarante ans que Ferré balance ses idées dans la rue. Gâchées de poésie et de musique, comme un pavé dans la mare de l'imbécillité ambiante. Rencontre avec l'homme, aux détours d'une loge d'artiste...



Le désespoir est la forme supérieure de la critique, pour le moment, nous l'appellerons «bonheur»...



Il est là, l'air un peu las, un peu ailleurs aussi. Avec sa gueule en trapèze, le poivre de ses yeux vrilleurs et le sel des cheveux. Pas facile à rencontrer quand on a tant tranché le pain de l'amitié avec son fantôme, au coin d'un phono.

«Vous savez, moi, je connais pas grand monde, je suis un type gentil, poli, il n'y a pas de raison que...» La politesse de Ferré, comme pour se défendre, une arme. «Oui, c'est vrai pour une espèce de politesse, la vraie, quoi...» Ferré, des mots qui ont éclaboussé la vie. Des chansons comme autant d'étapes dans l'existence.

Il est là, dans cette loge d'artiste, remonté de son monde, de sa planète, pour chanter au Théâtre Libertain de Paris, «Je crois que vous vous trompez, je suis un type comme tout le monde.

Cela dit, j'ai découvert tout enfant, et cela n'a pas été facile, que j'étais musicien. Un jour que j'étais avec mon fils Mathieu près de l'appartement de ma mère à Monaco, une vieille voisine m'a apostrophé «Dis-donc Léo, tu te souviens quand tu dirigeais des orchestres dans les rues.» Elle a pas dit «imaginaire» parce que dans ma famille, chez les amis, il n'y avait pas le vocabulaire nécessaire. Je m'en souvenais parfaitement : à l'âge de cinq ans, j'allais dans la rue et je dirigeais des orchestres imaginaires. Je parlais aux musiciens, je les inventais. Je traversais la rue pour aller dire au basson de ne plus se tromper. Je croyais que tous les gens étaient comme moi. Le jour où je me suis aperçu que j'avais quelque chose en plus, ou en moins, que les autres, je me

suis caché de la musique. Jusqu'à vingt ans au moins. Mais heureusement qu'il y a eu la musique parce qu'autrement je n'aurais jamais écrit de paroles... Plus tard, j'avais dans la tête un magnétophone qui me dictait des textes, c'est très curieux, hein ?

«L'anarchie, c'est la solitude.
C'est l'extrême solitude.»

Ferré parle, et s'anime, sur son enfance, sur sa passion de la musique et des poètes. Puis brutalement, il part dans un silence où passe l'ombre de son sourire mi-clos. C'est quoi ce magnétophone, cette muse : une transcendance d'ordre divin ? «Alors cela, je ne sais pas. Je ne sais pas du tout...»

Il raconte les poètes comme on parlerait

d'amis très chers, très intimes. Les dates inscrites sur les tombes ne sont rien face à leur formidable présence, «miracle des voyelles, il me semble que la mort est la sœur de l'amour» comme le lui a écrit Caussimon. Ferré a des dialogues aussi physiques qu'intellectuels avec les poètes. «Disparus» n'est qu'une vue de l'esprit. «Vous savez, il y a une chose de formidable dans cette époque, c'est que la musique apporte les poètes dans les oreilles des gens. Lorsque j'ai mis Rute-

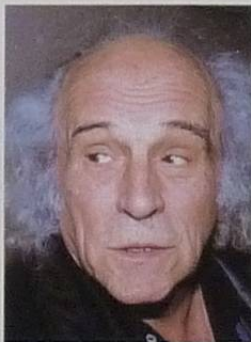
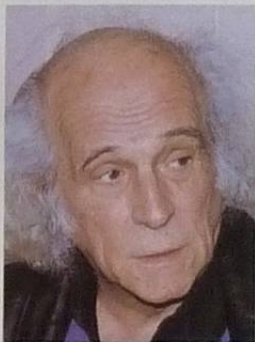
Je l'apprends par un type comme toi, ou par quelqu'un qui me le dit. Ah non, je ne m'en rends pas compte, je suis en dehors de tout... comment dire, je suis un type comme vous autres dans la rue. L'anarchie, c'est la solitude, c'est l'extrême solitude, sinon c'est un parti, et il y a des types bien et des types moins bien qui veulent des manières de... des choses... des... Non, l'anarchie, c'est la solitude.»

Dans son œuvre, Ferré parle de problè-

naire... On peut pas l'expliquer, hein ? Il faudrait pouvoir partir dedans, toujours. Je disais à une femme — j'inventais une femme, plutôt — «Demain, on trouve le moyen que cela ne s'arrête plus, tu pars avec moi ? N'importe où...»

Alma matrix

La Femme et l'Amour. Les blessures qui n'en finissent pas d'exsuder leurs marées d'émotion, sur lesquelles l'on



... les mots que vous employez n'étant plus «les mots» mais une sorte de conduit à travers lequel les analphabètes se font bonne conscience. (La solitude)

bœuf en musique, en 56, deux ans après, j'allais faire des courses sur un marché où un gros camion sur une petite place m'a frappé, le type à l'intérieur a ouvert la portière et il m'a dit : «Dis donc Léo, quand est-ce que tu chantes le pauvre bœuf à la télévision ?» Je me suis bien gardé de corriger, je me suis dit : «Toi, tu corrigeras toi-même», parce que la culture, c'est là (se frappant le cœur), et c'est pas là (en se désignant le crâne dans une grimace). C'est d'abord là, quoi... Et c'est d'abord là que s'adresse Léo. Mais cela remonte en vagues bouleuses dans la tête de ceux qui l'écoutent. Le drapeau noir, c'est encore un drapeau, et que faire de ceux qui y brodent, en plus, «Léo» en lettres d'or ? «Je n'y pense jamais, je ne le sais pas. Je l'apprends

mes d'hommes, c'est-à-dire de problèmes de mélancolie. Ces utopies collectives que l'on ne peut vivre que seul, ce drame des solitaires qui s'entourent soigneusement, et l'ombre de la folie qui plane, qu'il faut apprivoiser. Dans son œuvre, Léo parle de l'amour. Et si l'on est présent dans le même monde, on ne vit jamais les choses dans le même temps que l'autre. «Pour moi l'amour, c'est l'éternité de l'instant. Lorsque l'instant est éternel, ça va, mais pour qu'il soit éternel, putain...», mais il faut en passer des instants pour en trouver un d'éternel... «Tu le trouveras jamais... Comment te dire, l'éternité de l'instant, c'est terrible, cela. C'est la chose que l'on ne peut pas expliquer le moment, la qualité de la jouissance. Pourquoi cela existe ? C'est extraordi-

naire... On peut pas l'expliquer, hein ? Il faudrait pouvoir partir dedans, toujours. Je disais à une femme — j'inventais une femme, plutôt — «Demain, on trouve le moyen que cela ne s'arrête plus, tu pars avec moi ? N'importe où...»

touche sans cesse des arriérés. Jetons de présence sur l'Absence. Et la première des blessures, «Cette blessure / Comme un soleil sur la mélancolie / Comme un jardin qu'on n'ouvre que la nuit / Comme un parfum qui traîne à la marée / Comme un sourire sur ma destinée / Cette blessure d'où tu viens» (1). Une blessure originelle, primale, source de l'éternité de l'instant, capable aussi de donner la vie. Autre moyen de perpétuer une parcelle d'éternité ? «Non, les enfants, ce sont les mères qui les demandent. Tout simplement.» Et on leur cède ? «Je crois, oui. Les femmes sont fortes, eh oui. Crois-moi. Et elles sont irremplaçables. J'ai écrit un livre, il y a vingt ans. Il est chez moi, imprimé par moi, personne ne le connaît. Il s'appelle Alma matrix, la matrice nour-

ricière, c'est un livre sur la femme. Un jour, je vais le finir...»

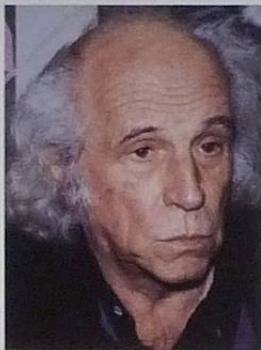
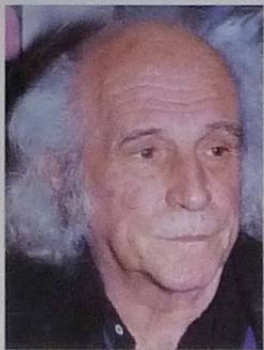
«Mes enfants ont leur vie, comme moi j'ai la mienne. Mon fils a vingt ans, j'avais dit à ma femme «Quand il aura quatorze-quinze ans, je lui raconterais des trucs, je le mettrai en garde», puis j'ai pensé que ce n'était pas la peine. Les gens mènent leur vie comme ils le pensent et ils n'écoutent personne... Je parle des conneries, parce que ce sont les choses les plus importantes qui arri-

«Quand je me suis marié, mon père m'a écrit pour me conseiller de faire une déclaration de biens séparés devant le notaire. Je n'avais rien, et elle non plus... Un peu plus tard, j'ai gagné un peu d'argent, avec ma voix. J'avais trois millions de centimes sur mon compte en banque et, un jour, je suis allé payer la location d'un piano, rue de Lisbonne. À côté du marchand de piano, il y avait une agence immobilière, toute étroite. Je suis entré et j'ai demandé au type qui

Puis secoue l'écume de ses cheveux. Et basta !

«Je chante pour passer le temps...» ?

Face à son public, Ferré raconte des histoires, joue avec la salle, la tutoie comme un seul interlocuteur. Tout à l'heure, il va quitter la scène sur trois notes, longtemps tenues au piano, après avoir expliqué que lorsqu'il se lèvera, il



Dans le refus, on dresse l'oreille, on ouvre l'œil et on reste dans le refus. C'est dans la négation que l'œuvre d'art s'engendre.
(Testament Phonographe)

vent. Les conneries, tu les fais tout seul.»

Autant que ses passions, ses rêves, une formidable force anime Léo Ferré, si «la mélancolie, c'est un désespoir qu'a les moyens», il n'en finit pas de régler ses comptes avec les espoirs déçus, avec les trahisons qui ont balisé son existence. Jusqu'à les mettre dans une forme dont lui seul détient les clés, mais qui, même sans code, nous touche au profond. Témoin extrême de ce mouvement, l'une des chansons fétiches de son public, «La mémoire et la mer». «L'engouement du public pour cette chanson, c'est l'une des seules choses que je ne comprends pas, parce qu'il faut vraiment connaître quelques instants de ma vie pour la comprendre.

était maigre comme l'agence, s'il n'avait pas une île à vendre. Il m'a répondu «oui», j'ai demandé «combien ?», il m'a dit «trente millions», je suis parti et il a insisté pour avoir mon adresse. Plus tard, il m'a appelé pour me proposer l'île à 17 millions de centimes. J'ai vendu à un éditeur 159 titres et je me suis fait avancer de l'argent par la SAGEM. Je suis allé là-bas, à marder basse, à pieds, je me suis couché dans le sable, et j'ai pleuré. J'avais fondé une société d'encouragement des arts qui possédait l'île. Depuis 68, je ne peux plus y aller, et c'est à mort ! Alors cette chanson raconte tout cela...»

Léo pique une vraie tempête d'Atlantique où, en lames de fond, les souvenirs s'écrasent contre des rochers dont on sent qu'il n'aura de cesse de les éroder.

faudra garder cette musique en tête et le laisser partir calmement, sans applaudir. Dans toute la salle, debout, pas un applaudissement ne crépite. Ferré s'en va, souriant, marchant silencieusement sur la digue d'une émotion contenue par trois notes. «Je continue à chanter en public parce que c'est la seule façon de me protéger contre l'ennui, contre la merde. Tu comprends pas ? Je vais te dire une chose : je n'aime pas chanter, je n'ai pas le trac, pas du tout. Et je n'aime pas chanter parce que je n'ai pas le trac, je vais rentrer en scène tout à l'heure comme dans ma cuisine. Sans cette angoisse qui pourrais te pousser...» Tout de même, les tournées, les hôtels, les kilomètres, tout ce temps perdu alors qu'il reste tant de poètes avec lesquels

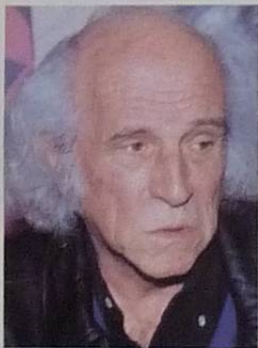
converser... Il n'y a pas tellement de poètes. Il y en a 30 000, mais des bons. Au 19^e siècle, il y en a eu trois : Verlaine, Rimbaud, Baudelaire. Et Mallarmé. Et Nerval ?... et Lautréamont, d'accord. Mais c'est moins virulent. Eh, et puis je travaille, moi. C'est mon boulot. Non, tu as tort de dire cela. J'étais à l'Opéra Comique, en 1974, un jeune homme — comme toi — m'a dit «C'est vraiment formidable, ce que vous faites, je regrette seule-

voilà, quoi.»

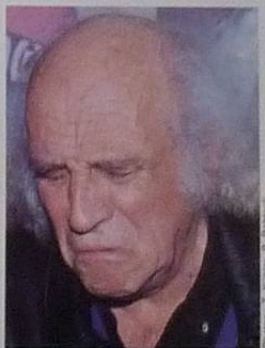
Il est difficile de parler, à propos de Ferré, de système comme l'on en parle chez les philosophes. Cela peut être tentant dans la mesure où il dessine un univers cohérent et structuré. Simplement, cet univers, c'est sa vie et ses expériences, telles qu'il les met en forme, en scène, à travers sa musique et sa poésie. Après une première période de chansons dites «classiques», à partir de 1973 («Il n'y a plus rien / Barclay»), il livre de

mal à personne. Tu dis cela parce que j'ai fait une chanson qui s'appelle «La folie» ? Mais en fait, j'en parle tout le temps. Je ne sais pas si cela apparaît moins dernièrement, il faudrait demander au générateur, aux gens qui m'inspirent. Il faudrait demander à Dieu le père. Voilà... Et voilà, un dernier éclat de rire, éclat de cœur, et Léo Ferré se prépare à entrer en scène...

(1) «Cette blessure» / Disque Barclay.



*L'embrigadement est un
signe des temps. De
notre temps / Les
hommes qui pensent en
rond ont les idées
courbes / Les sociétés
littéraires c'est encore la
société / La pensée mise
en commun est une
pensée commune.
(Préface)*



ment que vous soyez connu». Je lui ai répondu : «Si je n'étais pas connu, tu ne serais pas là.»

Difficile, tout de même, d'imaginer Ferré s'ennuyant quand il ne chante pas face à un public. «Non, c'est pas cela. Ou alors peut-être l'ennui métaphysique...», le sourire et le clin d'œil qui suivent s'appuient sur un claquement de langue sonnante comme une bonne plaisanterie. Le public pris comme un antidote à l'ennui, trop simple : «Quais, boh, non, peut-être pas cela. Non, non, c'est parce que, comment dirais-je, c'est un peu une victoire, une revanche sur les gens du métier qui n'ont pas été gentils avec moi, et il y en a beaucoup. Pas des chanteurs, mais des impresari, des agents... Ils m'ont fait du mal, mais maintenant je les emmerde. Alors,

longs textes, comme autant de méditations. L'essence de Ferré, c'est son existence. Il ne conçoit son engagement «que» dans son œuvre et si vous lui parlez philosophie, il répond «Bachelard», le philosophe-poète : «Les philosophes, je les ai lus, je les ai connus. Il y avait un type qui était fantastique, c'était Bachelard, probablement le plus grand du 20^e siècle. Il y a eu Sartre, qui a écrit un livre méchant sur Baudelaire et puis un livre qui s'appelle «L'être et le néant». On ne peut pas écrire cela, à partir du moment où l'on dit le mot «néant» on lui donne une forme, une consistance...»

Entre être et néant, la folie est un thème qui semble moins apparaître qu'auparavant dans l'œuvre de Ferré. «La folie, oui. Je suis un fou, un fou qui ne fait de

Difficile de faire un choix dans l'énorme production discographique de Léo Ferré. Signalons simplement deux sorties récentes : Léo Ferré 1990, «Les vieux copains», disque EPM et, chez Barclay, une excellente compilation en deux CD «Léo Ferré. Avec le temps».

Versant Gutenberg, deux indispensables : «Testament Phonographique», un recueil en 447 pages de textes et poèmes de Léo Ferré, dont un certain nombre inédits en disque, chez Plasma. Chez le même éditeur, «Dis donc Ferré» de Françoise Travelet, un remarquable livre-entretien...

A signaler également, au TLP Déjazez, une adaptation par le Zygom Théâtre de «L'Opéra du pauvre» de Léo Ferré.